

Traduire, c'est aussi se documenter

Ina Boesch : Voilà dix ans que vous êtes traducteur indépendant. Auparavant, vous avez travaillé de nombreuses années comme journaliste. Avez-vous jamais regretté ce changement ?

Peter Schwaar : Pas le moins du monde. Traduire me laisse beaucoup de liberté : je peux organiser ma journée comme je l'entends, et en dehors du collaborateur de la maison d'édition qui me relit, personne ne se mêle de ce que je fais. C'est une activité créative, fascinante, et contrairement à beaucoup d'autres qui considèrent la traduction comme quelque chose de purement technique, pour moi c'est un défi.

I. B. : Le journaliste a pour but de restituer des faits dans toute leur vérité. Que vise le traducteur ?

P. S. : Il s'agit de transposer l'original en langue allemande en perdant le moins possible d'éléments et en restant fidèle à ce qui est dit, au climat et au ton de la narration. Ou, plus simplement, le livre que j'aime et qui me passionne, j'aimerais le traduire en allemand de sorte qu'un public ne sachant pas l'espagnol puisse l'apprécier. C'est pour cela que je m'y suis mis. Quelques passages du *Mystère de la crypte ensorcelée*, un roman d'Eduardo Mendoza, m'ont paru si drôles que je les avais traduits pour quelques amis. Il m'est arrivé la même chose avec *Santa Evita*, un roman de Tomas Eloy Martínez. L'auteur y raconte l'histoire d'Eva Perón, ou plutôt l'odyssée de son corps embaumé et de trois copies conformes en cire, une histoire absurde que je voulais à tout prix rendre accessible à un public de langue allemande ; en plus, c'est un livre fascinant parce qu'il est composé de plusieurs styles narratifs, ce qui fait l'attrait du métier.

I. B. : Comme beaucoup d'auteurs latino-américains, Martínez ne recule pas devant l'emphase. Qu'on songe par exemple à la description d'Evita par la bouche d'une actrice : « Was für ein Traum mag ihr in den Träumen zugefallen sein, welches tiefinnere Blöken ihr Blut gerührt haben », littéralement : « de quel rêve peut-elle bien avoir hérité dans ses rêves, quel bêlement venu du tréfonds avoir agité son sang »... On peut se demander s'il faut se mettre au service l'original et garder cette emphase ou s'il ne vaut pas mieux tenir compte des habitudes de lecture d'un public germanique.

P. S. : C'est toujours un exercice périlleux. La métaphore que vous venez de citer ne me disait rien. Quand j'ai demandé à l'auteur ce qu'elle signifiait,

il m'a répondu qu'il avait fait exprès de placer toutes les métaphores qui figurent dans *Santa Evita* entre l'affectation et la parodie, y compris, donc, celle du bêlement d'un mouton. Elle fait allusion à des poèmes modernistes illustres en Argentine, mais inconnus en Allemagne. Martínez m'a conseillé de traduire la métaphore telle quelle, même si elle risque d'agacer le public. Et pour renforcer son côté parodique, le lecteur de la maison d'édition a ajouté l'adjectif *tiefinner*, littéralement, venu du tréfonds.

I. B. : Quand on traduit, on se demande donc toujours s'il faut germaniser ce qui vient d'ailleurs ou marquer la différence en allemand. Quand il s'agit de jeux de mots, le défi est de taille.

*P.S. : Je suis reconnaissant à tous les auteurs qui m'en lancent. Pour décrire une voix à la radio, Martínez dit par exemple *la garganta raspada de la rapada Sinead O'Connor*, littéralement, *die kratzige Stimme der kahlgeschorenen Sinead O'Connor*, « la gorge râpeuse de Sinead O'Connor la tondue ». J'en ai fait : *Die kehlköpfige Stimme der kahlköpfigen Sinead O'Connor*. Ailleurs, l'auteur parle de la sexualité d'Evita : *intimidando los elites con su intimidad*, elle intimide les élites avec son intimité. Mais en allemand, *intimidar* se dit *einschüchtern*, et *intimidad*, *Intimität*. On ne peut donc pas jouer avec ces deux termes. Alors j'ai trouvé *mit ihren Regungen erregen*¹.*

I. B. : On perçoit tout l'attrait de la traduction : être aussi proche que possible de l'original tout en nous faisant sentir l'insolite.

P.S. : Une bonne traduction est aussi littérale et aussi libre que possible.

*I. B. : Traduire c'est aussi faire comprendre une autre culture. Vous n'êtes jamais allé en Argentine. Comment vous en êtes-vous sorti avec *Santa Evita* ?*

P.S. : J'essaie d'appréhender ce qui est étranger en me conformant aux intentions de l'auteur.

I. B. : Et comment pouvez-vous savoir ce que l'auteur a voulu ?

*P.S. : En lui posant des questions et en procédant à des investigations. J'ai été journaliste, après tout. Pour traduire *Santa Evita*, par exemple j'ai eu besoin d'un plan de la ville de Buenos Aires. Pour pouvoir suivre l'odyssée du cadavre et de ses copies, il fallait que je puisse restituer concrètement les itinéraires décrits. Et puis, j'ai lu des livres sur l'Argentine et étudié des guides de voyage. Je me suis penché sur une photo et j'ai observé la construction d'où Juan et Evita Perón parlaient à la foule. Le texte dit *palco*, ce qui signifie,*

entre autres, *Loge*. Grâce à l'illustration, j'ai trouvé le mot exact, et j'ai pu traduire *palco* par *Balkon*. J'ai aussi étudié des recettes de cuisine, je me suis intéressé à des espèces de plantes et d'oiseaux que l'on trouve en Argentine, j'ai compulsé un livre sur le Vatican et je suis allé dans une pharmacie pour me renseigner sur les noms de certains médicaments. J'ai encore été amené à consulter un médecin légiste pour résoudre un problème particulier. Dans une notice du Dr. Ara, l'embaumeur, Martínez utilise une expression pour désigner des asticots qu'on ne trouve que dans les cadavres. Il me fallait le terme allemand ou latin adéquat. Le tribunal cantonal, à Zurich, m'a renvoyé à un professeur de Vienne qui ne s'occupe que de cela et qui a pu me faire quelques propositions.

I. B. : Traduire signifie donc bien plus que consulter des dictionnaires. Il faut aussi faire des recherches. Combien de temps avez-vous consacré à cet aspect pour Santa Evita ?

P.S. : Plus que pour aucun autre livre que j'ai traduit. Pour *Santa Evita*, les recherches ont occupé environ 10 % de mon temps.

I. B. : ...un travail qui n'est pas payé.

P.S. : Bien sûr que non.

I. B. : N'est-ce pas frustrant ?

P.S. : Certainement. Mais la traduction est tellement mal payée que c'est tout aussi frustrant quand il s'agit d'un livre qui ne nécessite pas de recherches. Au risque de paraître naïf, je trouve que j'ai d'autres récompenses. Quand je trouve une solution convaincante sur le plan de la langue ou quand mes investigations aboutissent, comme pour les asticots qui s'attaquent aux cadavres. Mon violon d'Ingres est devenu mon métier, et ce choix, je le paie en étant mal payé.

1. Littéralement : exciter avec ses émotions. *Regungen*, en allemand, signifie également élans, mouvements de l'âme (NdT)